

Libretto

JEAN CHARDIN

VOYAGES
EN PERSE

Textes choisis et présentés par
CLAUDE GAUDON

Libretto

Malgré les démarches entreprises,
nous n'avons pas pu retrouver Claude Gaudon ou ses ayants droit.
Nous les invitons à prendre contact avec nos services.

© Éditions Phébus / Libella, 2007.

ISBN : 978-2-36914-563-9

Introduction

Curieux intrépides, marchands que l'esprit d'aventure inspire plus que le négoce, soldats en rupture de ban, érudits las de la poussière des bibliothèques, originaux de tous bords : l'Asie n'a cessé d'être parcourue de voyageurs européens comme ceux que Gobineau rencontrait, il y a cent ans, au hasard des caravanes et des gîtes. Ceux qui ont écrit partagent un peu la gloire de Marco Polo, qui accrut le monde.

En bonne place parmi les pionniers de l'orientalisme errant, voici Jean Chardin, toujours cité et moins lu qu'il ne le mérite.



Chardin naquit parisien, fils d'un joaillier de la place Dauphine. 1643, l'année de sa naissance, est celle de l'avènement de Louis XIV, qu'il servit peu et aima moins encore : à ce huguenot fidèle, le « Grand Sophi » allait être bienveillant davantage. Mais on ne pouvait être Persan : lorsque Chardin mourut en 1713, aux environs de Londres, il était l'hôte de l'Angleterre depuis plus de trente années.

Il est clair que c'est le joaillier qui dut éveiller en lui la vocation du voyageur, selon les nécessités des entreprises paternelles ; mais lui-même nous apprend que s'y ajouta de bonne heure « l'extrême passion qu' [*il avait*] toujours eue

de voyager ». À l'âge de vingt-deux ans il partait à destination de l'Inde orientale et réussissait doublement son premier voyage ; c'est plutôt en Perse qu'au Mogol, cependant, qu'il assouvit à la fois son ambition de réussite sociale et son désir de pénétrer d'autres pays.

« Je partis de Paris... en 1664, et je n'y retournai qu'en 1670 étant resté environ six années entières dans l'Orient, mais la plupart du temps en Perse, où mes affaires m'attachaient plus particulièrement. J'avais rapporté de ce voyage autant ou plus de mémoires qu'aucun des autres voyageurs qui m'avaient précédé sur cette route, et je savais plus de persan que tous ceux qui, jusqu'alors, avaient fait quelque description de ce grand royaume. »

Il avait reçu d'Abbas II « des lettres patentes de *marchand du roi*... titre considérable en Orient », et la commande de « plusieurs bijoux de prix, dont Sa Majesté avait de sa propre main dessiné les modèles » ; il avait pu suivre d'assez près les intrigues qui suivirent la mort du Chah en 1666 et entourèrent l'avènement de Soliman III ; de ses notes Chardin allait tirer son premier ouvrage, le *Couronnement de Soliman*, paru à Paris en 1671. En même temps il préparait son second voyage, associé pour l'exécution de ses commissions, à son père et à une Mme Lescot, « négociante parisienne alors fameuse pour la hardiesse de ses entreprises ».

« Je partis de Paris pour retourner aux Indes le 17 août 1671, quinze mois justement après en être revenu. J'entrepris pour la seconde fois ce grand voyage, tant pour étendre mes connaissances sur les langues, sur les mœurs, sur les religions, sur les arts, sur le commerce et sur l'histoire des Orientaux, que pour travailler à l'établissement de ma fortune. »

C'est aussi un motif de conscience qui le poussait à s'expatrier : « J'avais trouvé à mon retour en France que la religion dans laquelle j'ai été élevé m'éloignait de toutes sortes d'emplois, et qu'il fallait ou en changer, ou renoncer

à tout ce qu'on appelle honneurs et avancement. Chacun de ces partis me paraissait dur : on n'est pas libre de croire ce que l'on veut. Je songeai donc aussitôt à retourner aux Indes, où sans être pressé de changer de religion, ni sans sortir aussi de la condition de marchand, je ne pouvais manquer de remplir une ambition modérée, parce que le commerce y est un emploi si considérable, que même les souverains le font tout ouvertement.»

Chardin dut suivre une voie plus lente et plus périlleuse ; à partir de Constantinople, au lieu de traverser la partie asiatique de l'Empire ottoman, il navigua en mer Noire et n'atteignit la Perse qu'après la traversée des principautés chrétiennes vassales de l'un ou l'autre empire, ne préservant qu'à grande-peine sa personne et ses biens de toute avanie ; c'est seulement au début de l'été de 1673 qu'il arriva à Ispahan. Son second séjour en Perse paraît avoir été encore plus fructueux que le premier :

« J'y demeurais jusques en l'année 1677, suivant la cour en ses voyages, et j'en fis de particuliers pour affaires et par curiosité, étudiant la langue, fréquentant assidûment les grands et les savants, et m'instruisant ainsi de tout ce qui pouvait mériter la curiosité de notre Europe, touchant un pays que nous pouvons appeler un autre monde, soit par la distance des lieux, soit par la différence des mœurs et des maximes.»

Il quitta définitivement l'Iran en 1677, séjourna encore deux ans en Inde, avant de regagner l'Europe, probablement par la route du Cap. L'Angleterre des derniers Stuarts devint en 1681 sa patrie définitive, bien aimée et bien servie ; le bruit des dragonnades dont retentissait la France lui avait fait élire cet « asile inviolable des opprimés ». Fait chevalier par le roi Charles II, il épousa une jeune fille normande exilée comme lui, et reçut de tous l'accueil le plus flatteur ; ses compétences le firent choisir comme représentant du gouvernement anglais et de la Compagnie des Indes auprès des

États de Hollande. Il fit dédicace à Jacques ii de son *Voyages de Paris à Ispahan*, première partie de ses récits publiés à Londres en 1686; à l'en croire, il avait trouvé en Angleterre de quoi satisfaire une vanité qui n'était pas petite: «Le feu roi (Charles II) m'y donna quelque rang, par la dignité dont il me revêtit; et la noblesse qui, d'elle-même, y estsi affable et si généreuse, ne manqua pas d'imiter en mon endroit l'exemple de ce grand prince. Les plus célèbres Sociétés me firent l'honneur de m'admettre en leur corps...» Il est seulement fâcheux que Saint-Évremond ait démenti ce succès mondain par l'anecdote cruelle d'un Chardin naïf et mauvais joueur:

«... J'ai vu perdre M. Chardin,
J'ai vu Sa Candeur en colère...»

Parlait-il de la Perse? Il est à craindre qu'il n'en parlât beaucoup. Du moins est-ce aujourd'hui notre régal qu'il ait pu «jouir doucement du fruit de [ses] voyages», et se faire homme de cabinet pour nous les raconter. À la différence de Tavernier, il tint la plume lui-même, bien qu'on sache qu'il rédigea une partie de ses relations avec l'aide de l'académicien Charpentier; mais celui-ci disparut en 1703 et Chardin, qui n'avait jamais prétendu au grand style, acheva donc seul cette *Description de la Perse*, qui constitue la deuxième partie de ses *Voyages*.

L'ouvrage complet parut à Amsterdam en 1711, agrémenté de planches gravées d'après les dessins de Grelot, et présentant notamment des vues fort exactes des ruines de Persépolis et de la ville d'Ispahan.

Le chevalier Chardin mourut deux ans plus tard presque septuagénaire sans avoir mené à leur terme les ouvrages qu'il tenait encore en projet.



Bien éloignée de n'être que l'assemblage de notations pittoresques et de jugements brièvement pensés, cette encyclopédie de toutes les choses de la Perse mérite crédit par la manière dont Chardin en réunit et élabora la matière.

Il avait accru ses connaissances linguistiques bien au-delà des nécessités de sa profession. S'éloignant de la zone méditerranéenne où la « langue franque » pouvait encore suffire aux relations commerciales, il lui avait fallu apprendre un peu de turc et d'arabe ; s'il apprit bien davantage de persan, ce n'était pas seulement pour étendre ses activités jusqu'en Inde : il lui importait surtout de se documenter de première main, de lire, bien qu'il n'ait pu tout connaître de la riche tradition littéraire persane, de voyager et d'interroger, tout à sa profonde passion de bien connaître la Perse.

Le commerce ne pouvait se pratiquer en Orient sans l'art des relations humaines. Chardin fournissant au luxe de la cour et des grands sut gagner le renom d'habile marchand sans y perdre celui d'honnête homme ; il apprit vite à accompagner toute tractation d'un long bavardage, à présenter l'indispensable pot-de-vin comme une gracieuseté... Civilités, conversation, bonne chère ne lui laissèrent rien regretter de l'Europe ; autant par sympathie que par intérêt il put apprécier le caractère des Persans et leur manière de vivre. Pour le reste, qui l'offusquait parfois, il ne laissait paraître qu'un étonnement discret : il était né hors du sérail.

Il ne lui manquait que de se faire Persan : il aurait suffi qu'il embrassât l'Islam ; mais il s'y refusa toujours, expliquant à ses amis qu'un chrétien renégat mériterait moins leur estime. En réalité cette fidélité à la foi chrétienne se nourrissait de la lecture de la Bible, devenue dans la lumière de l'Iran un livre tout neuf : « Je m'apercevais de jour en jour que je trouvais

en divers passages des livres saints plus de justesse et plus de beauté qu'auparavant, parce que j'avais devant les yeux les choses naturelles ou morales auxquelles ces passages faisaient allusion.» Avec quelque avance sur son époque il se donnait la liberté de ne plus prendre au pied de la lettre des expressions ressortissant de la rhétorique orientale. Dans cet esprit il travaillait avec ardeur à la rédaction de *Notes sur divers endroits de l'Écriture sainte*, qu'il ne put terminer.



Comme tous les classiques de la littérature de voyage, ces récits de Chardin, souvent plaisants, ont aussi l'ambition d'être sérieux. L'humeur antipapiste de l'auteur avait donné au livre une saveur polémique à laquelle les lecteurs du XVIII^e siècle ont été sensibles. Il venait aussi renouveler à propos l'image qu'on voulait se faire de l'Orient, car on était lassé des *turqueries* : la Perse de Chardin en offrait une variante plus aimable, en attendant que la mode fût à la Chine.

Les *Voyages* de Chardin répondaient encore à une curiosité nouvelle : à l'information variée et piquante qui allait faire la joie du lecteur frivole, ils ajoutaient les réflexions historiques et les théories qui donnaient du sérieux aux conversations des salons ; l'œuvre du voyageur allait entrer tout entière dans l'arsenal des arguments exotiques dont useraient les Philosophes.

Tenons-nous-en aux emprunts nombreux que Montesquieu fit aux *Voyages* de Chardin, qui figuraient dans la bibliothèque de son château de la Brède. L'argument oriental des *Lettres persanes* lui fait évidemment tirer de Chardin tous les traits utiles à l'évocation du sérail et de ses intrigues. Mais on constatera à la lecture de ces extraits que Montesquieu y a pris aussi plus que l'esquisse de la théorie des climats, et les

principaux éléments de sa définition du despotisme : *L'Esprit des lois* est, comme les *Lettres*, tributaire dans quelques chapitres essentiels de la relation de notre voyageur.

Toutefois ce n'est pas sans déformations dues à l'esprit de système que Montesquieu utilisait les données de ses informateurs. Chardin, par exemple, admettait que « la fortune est plus changeante en Perse qu'en tout autre pays », mais à son avis il était juste que les grands encourussent les risques de leur ambition ; Chardin fournissait cent exemples de promotions éclatantes et de disgrâces sans remède, pour faire finalement l'éloge de ce gouvernement despotique, bienveillant à l'Infidèle, alors que la monarchie de Louis XIV lui était odieuse ; la *crainte*, effet du système plutôt que son unique ressort, était pour les Persans moins forte que le respect superstitieux qu'ils vouaient au lieutenant des saints imans de l'islam iranien ; enfin la douceur des mœurs tempérait en fait ce que la théorie avait d'absolu.

Mais le philosophe, dont le propos n'était pas la Perse non plus que la Chine, ne s'embarrassait pas de ces nuances : « L'Orient philosophique » a rarement été le même que l'Orient des orientalistes.

CLAUDE GAUDON

N.B. : La seule édition complète de l'œuvre de Jean Chardin est celle de L. Langlès : *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*. Dix volumes et un atlas ; Paris, 1811.

PRINCIPE DE CETTE ÉDITION

Les pages ici présentées sont extraites des tomes III et IX ; il a paru nécessaire de les alléger des nombreuses digressions, citations et redites dont Chardin charge volontiers son ouvrage ; l'agrément du lecteur du xx^e siècle a exigé de même le rajeunissement discret de l'orthographe, sauf en ce qui concerne les mots persans, reproduits tels que Chardin les a entendus et transcrits.

L'organisation du volume s'inspire directement du plan indiqué par Chardin, dans sa *Préface* de 1686, pour ses publications ultérieures, et qu'il ne suivit qu'imparfaitement dans l'ouvrage complet.

Les titres et sous-titres, formés le plus souvent possible d'une expression caractéristique du texte lui-même, s'efforcent de définir de façon succincte le contenu des passages retenus.

Enfin, on trouvera à la fin du livre deux notes qui fourniront quelques indications indispensables sur l'histoire de l'Iran au xvii^e siècle et sur les particularités religieuses de sa civilisation.

« DESCRIPTION GÉNÉRALE
DE L'EMPIRE DE PERSE, DE SES FORCES,
DE SES LOIS, DE SON GOUVERNEMENT, DES
MŒURS ET COUTUMES DES PERSANS, DE LEURS
SCIENCES, DE LEURS ARTS, DE LEUR INDUSTRIE
MÉCANIQUE ET CIVILE, ET UNE DESCRIPTION
PARTICULIÈRE DE LA VILLE D'ISPAHAN,
QUI EST AUJOURD'HUI LA CAPITALE
DE CE VASTE EMPIRE... »

Le pays

L'inclination à voyager

Il n'y a que les Européens au monde qui voyagent par curiosité. La raison s'en doit tirer, à mon avis, de la nature de notre climat; car j'ai toujours recours au climat en cherchant la raison des habitudes, et des manières des hommes, et même de leur génie, parce que j'y trouve plus de solidité qu'en toutes les autres causes qu'on en allègue. L'air de notre Europe nous expose par sa rigueur à plus de besoins que les hommes des climats orientaux: il exige plus d'aliments, plus de vêtements, plus de remèdes, et plus de préservatifs: et comme notre air concentre davantage la chaleur naturelle, il rend le sang plus bouillant: ce qui communique à nos esprits ces mouvements inquiets dont ils sont agités. Or, c'est à nos besoins d'un côté, et de l'autre à notre inquiétude naturelle, que je rapporte notre inclination à voyager; et de quelque beau nom qu'on la qualifie, qu'on l'appelle louable curiosité, envie de savoir, de connaître, et de se faire connaître: toutefois c'est mon sentiment, que si l'on en recherche bien la source, on la trouvera dans nos besoins et dans notre inquiétude naturelle. Une des observations qu'on peut faire là-dessus, c'est qu'entre tous les peuples de l'Europe ce sont, ou les plus nécessaires, ou les plus inquiets qui voyagent le plus; mais pour les Orientaux, à qui il faut peu de chose, parce qu'ils ont peu de besoins, et qui ont le sang moins bouillant, ils ne sont point poussés à aller courir le monde, et ils se soucient

moins par conséquent de connaître ses divisions et ses routes, comment il est cultivé, par qui c'est, et généralement tout ce que les diverses parties de la géographie enseignent.

Le pays de Perse

Le pays de Perse est aride, stérile, montagneux et peu habité. Je parle en général, la douzième partie n'en est pas habitée et cultivée, et à deux lieues loin des grandes villes, vous ne trouvez non plus d'habitations et de monde qu'à vingt lieues. C'est au midi surtout qu'il manque de peuple et de culture, et qu'il s'y trouve de grands déserts. La cause de cette stérilité n'est autre que le manque d'eau. L'on en manque dans la plus grande partie du pays, où l'on est contraint de ramasser l'eau du ciel, ou d'en chercher bien avant dans les entrailles de la terre ; car, partout où il y a de l'eau abondamment, le terroir est fertile et agréable. Cependant la Perse est un pays de montagnes, comme je le viens de dire. Il y en a tant, que de grandes provinces en sont toutes pleines, comme celle qui est à l'orient, qu'on appelle à cause de cela, *Kouhestan*, c'est-à-dire « pays de montagnes ». C'est dans la Perse que sont les plus hautes montagnes de l'univers.

Le mont Taurus qui traverse le royaume d'un bout à l'autre, a des pointes dont on ne voit point le sommet, à cause de leur immense hauteur. Les plus hauts endroits de ces montagnes sont les monts d'Ararat en la haute Arménie ; la chaîne de montagnes qui sépare la Médie de l'Hyrkanie ; celle qu'il y a entre l'Hyrkanie et le pays des Parthes, et particulièrement le mont Damavend ; les montagnes qui séparent la Chaldée de l'Arabie ; celles qu'il y a entre la Perse et la Caramanie, dont l'endroit le plus fameux est le mont Jarron. L'un des

grands défauts de ces montagnes, c'est qu'elles sont sèches et arides; j'entends en général, car il y a des endroits où les montagnes ne sont que bois, comme est le *Kourdestan*, dont la plus grande partie est nommée aussi, à cause de cela, *Genguelha*, c'est-à-dire «pays de bois». Mais pour une montagne que vous trouvez chargée de bois, il y en a trois qui ne portent rien du tout.

Les mines

Comme la Perse est fort montueuse, elle est pleine de métaux et de minéraux, qu'on a commencé de tirer à force dans ce siècle, et beaucoup plus que dans les siècles précédents. C'est le grand Abbas, à qui on en est redevable, et c'est le grand nombre d'eaux minérales qui se trouvent deçà et delà dans tout le royaume, qui le porta à faire travailler aux mines. Les métaux qu'on trouve le plus en Perse, sont le fer, l'acier, le cuivre et le plomb. On n'y trouve ni or ni argent. L'on est pourtant fort assuré qu'il y en a dans les mines, étant impossible que tant de montagnes qui produisent toutes sortes de métaux, et le soufre et le salpêtre ne produisent aussi de ces minéraux de soleil et de lune. Mais les Persans sont trop paresseux pour faire beaucoup de découvertes. On s'arrête chez eux à ce qu'on a toujours eu, et l'on n'en cherche pas davantage. S'ils étaient aussi actifs, aussi inquiets et aussi nécessaires que nous le sommes, il n'y aurait pas une butte de ces montagnes qui n'eût été fouillée diverses fois. Ce qui marque encore plus qu'il y a de l'argent dans ces mines-là, c'est que les affineurs trouvent toujours que leur argent augmente en l'affinant: ce qui ne peut venir que de l'argent qui est dans le plomb dont ils se servent pour purifier l'argent,

lequel s'unit par la fonte avec l'autre. La principale mine d'argent où l'on a travaillé jusqu'ici est Kervan... à quatre lieues d'Ispahan... Mais comme le bois est fort rare à Ispahan, et le charbon aussi, et que d'ailleurs la mine n'est pas des plus abondantes, la dépense a toujours excédé le profit, d'où vient que par manière de proverbe, on dit des entreprises infructueuses, *c'est la mine de Kervan*, on y dépense dix pour trouver neuf. Il y a aussi des mines d'argent à Kirman et en Mazenderan. Il y a tout lieu de croire que le luxe et les richesses de l'ancien empire persan venaient des mines du pays, qui se sont épuisées, ou qu'on a négligé d'entretenir, à cause de l'abondance d'or et d'argent que le commerce attirait dans le royaume.

Le manque de peuple

L'eau fait la fertilité en Perse, partout où il y en a, généralement parlant, partout où l'on en cherche sous terre. Mais il n'y a pas assez de peuple partout pour en chercher et pour en puiser suffisamment; ainsi le manque de peuple dans la Perse, ne vient pas précisément de sa stérilité, mais c'est le manque de peuple qui fait qu'elle est stérile; de la même manière que la plupart des pays de l'Empire ottoman, qui quoiqu'ils soient d'eux-mêmes et par leur nature, les meilleurs et les plus beaux pays de la terre, vous les voyez néanmoins secs comme des landes, faute de peuple. Pour ce qui est de la cause du manque de peuple dans ces grands pays, elle est aisée à comprendre: c'est, d'un côté, l'étendue démesurée des monarchies, et de l'autre le gouvernement arbitraire qu'on y exerce. Les peuples conquis ne pouvant supporter d'être gouvernés suivant le caprice d'un étranger, au lieu qu'ils l'étaient

auparavant par des lois constantes émanées de leur constitution, ils secouaient le joug dès que le conquérant était à deux ou trois cents lieues d'eux. On s'est avisé, pour les contenir, d'en exterminer la meilleure partie, et de transporter l'autre en des climats éloignés et différents, où elle périt peu à peu comme une plante étrangère. C'est ce qu'ont fait les Persans, de même que les Turcs, dans les derniers siècles. On remarque déjà aux Indes, qui est un pays admirablement riche, fertile et peuplé, l'effet de cette funeste politique ; car, à mesure que le Grand Mogol étend son empire par la conquête des royaumes et des principautés des Indes, le peuple diminue, et en même temps l'abondance et les richesses.

On peut ajouter à cette raison politique quelques raisons naturelles de la dépopulation de la Perse, et ces trois entre les autres. L'une, le malheureux penchant des Persans au péché abominable contre nature, avec l'un et l'autre sexe ; l'autre la luxure immodérée du pays. Les femmes y commencent de bonne heure à faire des enfants, mais elles ne continuent pas longtemps ; et dès l'âge de trente ans on les compte pour vieilles et hors d'âge. Les hommes commencent aussi trop jeunes à voir les femmes, et avec tant d'excès, que quoiqu'ils en aient plusieurs, ils n'en ont pas pour cela plus d'enfants. Il arrive encore que beaucoup de femmes se font avorter, et prennent des remèdes pour ne pas devenir grosses, parce que dès qu'elles sont à trois ou quatre mois de grossesse, leurs maris s'attachent à d'autres, tenant pour turpitude ou indécence de coucher avec une femme avancée dans son terme. La troisième raison est qu'il passe depuis un siècle beaucoup de Persans aux Indes, et des familles entières. Comme ils sont mieux faits, plus savants et plus polis, sans comparaison, que les mahométans indiens, qui sont descendants des Tartares du pays de Tamerlan, ils s'avancent tous aux Indes. Les cours des rois indiens mahométans en sont toutes pleines, et particulièrement celle de Golconde et de Vijapour. Dès que

quelqu'un y est bien établi, il y appelle sa famille et ses amis, qui vont volontiers où la fortune les invite, surtout dans un pays qui est le plus abondant du monde, où l'habillement et la nourriture sont à meilleur marché que partout ailleurs. On ne s'est point avisé en Orient, de défendre la sortie des sujets; on laisse chacun aller où bon lui semble; il ne faut point de passeport pour s'en aller librement hors du royaume. On verra même dans la suite de cet ouvrage, que lorsque l'on charge trop les paysans, en quelque endroit, ils vont crier en foule à la porte des gouverneurs, et à la porte du roi même, qu'ils abandonneront le pays s'ils ne sont pas soulagés.

Bonté de l'air

Il n'y a pas beaucoup de pluie en Perse; elle y est fort rare, surtout l'été, dans le cœur du royaume, et alors vous ne voyez pas même un petit nuage en l'air, c'est une sérénité admirable. Mettez-y le soir une feuille de papier à l'air, vous la trouverez le lendemain sèche, comme vous l'avez mise. Les feuilles des arbres, ni l'herbe de la terre n'ont pas la moindre moiteur...

C'est une beauté que celle de l'air de Perse, que je ne saurais oublier ni taire. On dirait que le ciel y est plus élevé et d'une autre couleur que dans nos épais climats de l'Europe. Et dans ces pays-là cette bonté de l'air répand sur toute la nature, sur ses productions et sur les ouvrages de l'art, un éclat, une solidité, une durée non pareille, sans parler de la sérénité que cet air répand aussi dans la constitution du corps et dans la disposition de l'esprit, de quoi j'aurai occasion de parler encore dans la suite...

C'est un pays fort sain; de sorte qu'excepté les contrées maritimes, on y jouit partout d'une aussi bonne santé qu'en

lieu du monde. Je rapporte cela à deux causes, l'une que l'air de la Perse est fort sec; et, comme cette température est la meilleure pour la conservation de la santé, il s'ensuit qu'en ce climat-là on doit être moins sujet aux maladies; l'autre est la sobriété de ce peuple-là, et la tranquillité de leur esprit.

On ne connaît point en Perse cette maladie meurtrière que nous nommons la *peste*, ni ces douleurs si violentes qu'on appelle la *gravelle* et la pierre, la *goutte* et la *sciaticque*, le mal de *dents* et le mal de *tête*, et tous les autres maux qui procèdent des mêmes causes; et quant à ce fléau si universel dans nos pays froids, je veux dire le mal vénérien, il ne produit pas en Perse de si funestes effets que dans nos régions occidentales.

Météores

La Perse n'est guère exposée aux foudres, ni aux tremblements de terre. Il y a peu de tonnerre et peu d'éclairs, et de ces autres météores dont les vapeurs font la matière, parce que l'air du pays est sec, comme je l'ai déjà dit. Il s'y forme des grêles durant le printemps seulement, et comme dès lors les moissons sont fort avancées en plusieurs endroits, ces orages-là en font un fort grand dégât. L'on ne manque jamais d'en être informé au lieu où est la cour; car on envoie des pays ainsi désolés par la grêle, des députés aux ministres, pour demander des rabais des impôts, et ces députés font toujours le mal plus grand qu'il n'est. Quant aux tremblements de terre, ils sont très rares en Perse. J'excepte toujours l'Hyrcanie; car il y arrive, au contraire, des tremblements de terre furieux, surtout durant le printemps, mais qui ne font qu'épouvanter, et qui n'ont guère d'effets funestes. Pour les autres phénomènes, ils sont pareillement assez rares en Perse,

particulièrement les iris, parce que la matière aqueuse n'y est pas assez abondante. On voit la nuit, durant l'été, comme des verges et rayons qui percent l'obscurité, et comme des étoiles qui tombent. Ces sortes d'exhalaisons, comme de petites fusées fort enflammées, tombent tantôt droit tantôt obliquement, et semblent laisser après elles de petites fumées ou vapeurs noires, qui, peut-être, ne sont seulement que le halo autour de la lune et des principales planètes, que les yeux trompés croient être une fumée. J'ajoute que la sérénité de l'air est si grande en Perse, que les étoiles seules donnent la nuit assez de clarté pour se reconnaître et pour se conduire.

Stérilité et décadence

La Perse est le pays du monde le plus montueux, et dont les montagnes sont les plus stériles et les plus arides, n'étant, la plupart, que des rochers secs, sans bois et sans herbes. Mais entre les montagnes, il y a deçà et delà des vallons et des plaines qui sont plus ou moins fertiles et plus ou moins agréables, suivant la situation et le climat. Le terroir est sablonneux et pierreux, en des endroits; en d'autres, il est argileux, pesant et dur comme la pierre. Mais, soit aux uns, soit aux autres, il est si sec, que si l'on n'arrosait pas les terres, elles ne produiraient rien, pas même de l'herbe. Ce n'est pas tout à fait manque de pluie, mais c'est qu'il n'y en a pas assez. Il ne pleut presque point du tout en été, et l'hiver le soleil est si chaud et si desséchant durant les cinq ou six heures qu'il est le plus haut sur l'horizon, qu'il faut arroser la terre de fois à autres; mais au contraire, on peut dire que partout où on peut arroser les terres, elles produisent abondamment. Ainsi c'est le peu d'eau qui cause la stérilité; et

après tout, c'est aussi le défaut d'habitants, comme je l'ai déjà remarqué, n'y en ayant pas dans cet empire la vingtième partie de ce qu'il en tiendrait à l'aise. On se trouve étrangement surpris en Perse, lorsqu'on y apporte les idées que la lecture des anciens auteurs en donne, particulièrement Arrien et Quinte-Curce ; car à lire leurs récits touchant le luxe, la mollesse et les trésors des Perses, on s'imagine que c'est un pays tout d'or, et où les commodités de la vie doivent se trouver dans la plus grande abondance, et au plus vil prix ; mais lorsqu'on y est, on le trouve tout autrement. Cependant il n'y a pas de doute que la Perse n'ait été un pays des plus opulents et des plus somptueux, comme ces auteurs le rapportent, puisque l'Écriture sainte elle-même le confirme. Comment accorder cette contrariété visible ? Je le ferai sans peine, en rapportant les deux causes que je trouve de ce changement si étrange. La première vint de la différence de la religion, et la seconde de la différence du gouvernement. La religion des anciens Perses, qui étaient ignicoles ou adorateurs du feu, les engageait à cultiver la terre ; car, suivant leurs maximes, c'était une action pieuse et méritoire de planter un arbre, de défricher un champ, de faire produire quelque fruit à une terre stérile, au lieu que la philosophie des mahométans tend seulement à jouir des choses du monde pendant qu'on y est, sans s'en soucier davantage que d'un grand chemin par où l'on a bientôt passé.

Le gouvernement des anciens peuples était aussi plus juste et plus égal. Le droit de la propriété des terres ou des autres biens y était sûr et sacré ; mais à présent le gouvernement est despotique et absolument arbitraire. Ce qui me fait croire aussi que tout ce que je lis de la Perse dans ces anciens temps-là est vrai, et qu'elle était incomparablement plus fertile et plus peuplée qu'elle ne l'est à présent, c'est ce que nous y avons vu arriver depuis vingt-six ans, à commencer du règne d'Abbas le Grand. C'était un prince équitable, et qui tendait

uniquement à rendre son royaume florissant et son peuple heureux. Il trouva son empire délabré et usurpé, et, pour la plus grande partie, appauvri et saccagé ; mais on aurait peine à croire ce que son bon gouvernement fit partout ; et pour n'en rapporter qu'une preuve, il amena en la ville capitale une colonie d'Arméniens, gens laborieux et industrieux, qui n'avaient rien au monde en y arrivant ; mais qui, au bout de trente ans, devinrent si puissamment riches, qu'il y avait plus de soixante marchands entre eux qui possédaient chacun depuis cent mille écus jusqu'à deux millions de biens, tant en argent qu'en marchandises. Dès que ce grand et bon prince eut cessé de vivre, la Perse cessa de prospérer. Le peuple se mit peu à peu à passer aux Indes, durant les deux règnes suivans ; et enfin, au règne de Soliman, qui a commencé en 1667, la richesse et l'abondance se trouvèrent diminuées dans un grand excès. J'arrivai la première fois en Perse, en 1665, du temps d'Abbas second, et j'en partis pour la dernière fois l'an 1677, sous Soliman son fils. Les richesses en paraissaient diminuées de la moitié, d'un temps à l'autre, dans cet intervalle de douze ans seulement. La monnaie même était altérée. On n'y voyait plus de bon argent. Les grands appauvris écorchaient partout le peuple, pour avoir son bien. Le peuple, pour se garantir de l'oppression des grands, était devenu excessivement fourbe et trompeur, et de là toutes les mauvaises voies s'introduisirent dans le commerce. L'on n'a que trop d'exemples par toute la terre, que la fertilité même du terroir, ainsi que l'abondance du pays, dépend du bon ordre d'un gouvernement juste, modéré et selon les lois. Si la Perse était habitée par des Turcs, qui sont encore plus fainéants et plus détachés du soin des choses de la vie que les Persans, et fort durs dans leur gouvernement, elle deviendrait encore plus stérile qu'elle n'est ; comme, au contraire, si elle était dans les mains des Arméniens, ou de ceux qu'on nomme ignicoles, on y verrait bientôt reparaître l'ancienne splendeur.

Les rois

Le règne d'Abbas le Grand
(1587-1628)

Depuis l'abolition de l'ancienne monarchie persane des mahométans, jusqu'au règne du roi Abbas, ce qui comprend un espace de quelque neuf siècles, la Perse a été un pays fort rempli de confusions et de désordres, et où l'on changeait très souvent de maître; et quand ce prince fameux vint à la couronne, c'était un empire tout délabré, et en pièces pour ainsi dire; car il était partagé entre plus de vingt princes, qui s'étaient rendus souverains chacun dans ce qu'il avait usurpé, sur lesquels par conséquent il fallait qu'il conquît ce royaume, comme si c'eut été un pays étranger. Or, jusqu'à ce temps-là, le gouvernement de Perse était assez doux et assez juste. Les rois n'y vivaient pas à discrétion, pour parler ainsi, ou sans aucune retenue, comme ils le font à présent, surtout à l'égard des grands. L'armée les tenait en échec, comme on voit qu'elle les y tient en Turquie, déposant souvent les souverains, et quelquefois les faisait mourir. Mais Abbas usa tout à fait du droit de conquête; car, sous prétexte d'empêcher que le royaume ne se divisât de nouveau, comme il avait fait par le passé, il résolut de l'asservir et le subjuguier entièrement, en détruisant, d'un côté les vieilles troupes, et de l'autre, en ruinant les anciennes familles du pays. Ces familles étaient toutes également de la race des Courtches, qui sont des Turcomans ou Sarrasins, si célèbres par leurs grandes invasions et par leurs fameuses conquêtes; et elles

étaient fort unies ensemble pour leur mutuelle conservation : de manière qu'on pouvait dire que cette race des Courtches était la maîtresse du royaume. Abbas le Grand se prit de cette manière à l'abaisser : il remplit sa cour et ses troupes de ces peuples qui habitent aux extrémités septentrionales de la Perse, qu'on appelle la Géorgie et l'Ibérie, et aux autres pays d'alentour, lesquels étant chrétiens de naissance, haïssaient ces Courtches à la mort, comme de vieux et zélés mahométans, quoique étant natifs d'un même empire ils fussent par conséquent leurs compatriotes. Il attirait ces peuples chrétiens par ses bienfaits, et en les avançant. Ceux qu'il mettait dans les grands emplois étaient la plupart ses esclaves, lui ayant été envoyés par présent, ou ayant été pris à la guerre. Il en élevait aux charges tout autant qu'il s'en trouvait de beaux et de bien faits, des gens d'esprit et courageux. Il fit plus, il en institua un corps de douze mille pour la guerre ; et commençant ensuite à lever le masque, il n'avancait plus qu'eux dans toutes les charges de la guerre, et dans celles du gouvernement politique, où il n'était pas nécessaire de savoir la loi et le droit canon. Cependant à mesure que le nombre de ces étrangers grossissait, il affaiblissait les vieux et naturels Persans, cassant les uns, reléguant les autres, donnant de l'emploi aux plus braves et aux plus sages, aux extrémités du royaume, afin de les séparer, et de les disperser, et puis en faisant mourir tout autant qu'il osait. Quand Abbas eut ainsi mis le pied sur la gorge à cette race valeureuse, qui était comme la noblesse de Perse, il se mit aussi à asservir les gens d'Église, qui sont tout ensemble les gens de judicature, la religion et la jurisprudence n'étant qu'une même chose dans tous les pays mahométans ; et enfin, il vint au peuple, qu'il abaissa aussi à son tour ; premièrement, en le mêlant d'étrangers et de gens de religions tout à fait opposées ; et secondement, en détruisant les frontières, et les rendant désertes, sous prétexte d'empêcher par ce moyen l'ennemi de les passer. Il en

transportait des colonies de vingt à trente mille âmes à la fois à deux ou trois cents lieues de leur pays natal. Elles étaient presque toutes de chrétiens géorgiens et arméniens. Abbas le Grand avança de cette manière le gouvernement despotique et arbitraire ; mais il n'osa pas y mettre la dernière main, qui consistait à faire mourir les plus éminents hommes du pays, parce qu'étant engagé en de grandes guerres il avait besoin du secours des grands seigneurs ; mais Sefi, son successeur, le fit, en ôtant la vie aux gens les plus notables de l'armée et du gouvernement civil, dont il fit couler des ruisseaux de sang durant tout son règne. C'est ainsi que les rois de Perse sont montés à ce point de puissance absolue que je vais montrer...

Un souverain absolu

Pour le présent donc, le gouvernement de Perse est monarchique, despotique et absolu, étant tout entier dans la main d'un seul homme, qui est le *chef souverain*, étant pour le spirituel et pour le temporel, le maître à pur et à plein de la vie et des biens de ses sujets. Il n'y a assurément aucun souverain au monde si absolu que le roi de Perse ; car on exécute toujours exactement ce qu'il prononce, sans avoir égard ni au fond, ni aux circonstances des choses, quoiqu'on voie clair comme le jour, qu'il n'y a la plupart du temps nulle justice dans ses ordres, et souvent pas même de sens commun. Sitôt que le prince commande, on fait sur-le-champ tout ce qu'il dit, et lors même qu'il ne sait pas ce qu'il fait, ni ce qu'il dit, comme lorsqu'il est ivre : excès dans lequel ces derniers rois de Perse tombent fort fréquemment depuis un siècle. Rien ne met à couvert des extravagances de leur caprice ; ni probité, ni mérite, ni zèle, ni services rendus : un mouvement de leur

fantaisie, marqué par un mot de la bouche, ou par un signe des yeux, renverse à l'instant les gens les mieux établis, et les plus dignes de l'être, les prive des biens et de la vie; et tout cela sans aucune forme de procès, et sans prendre aucun soin de vérifier le crime imputé...

... Ce que je viens de dire, que le roi de Perse fait ôter les biens et la vie à ses sujets sur le moindre caprice, doit s'entendre seulement à l'égard des grands de sa cour, et plus particulièrement de ses favoris et de ses mignons, parce qu'autant que parmi les gens de ce rang il arrive souvent des aventures tout à fait cruelles et sanglantes, autant en arrive-t-il peu parmi le commun du peuple, le caprice du souverain ne s'étendant pas jusque-là. Je me souviens qu'un jour un seigneur, nommé Rustan Can, m'étant venu voir au sortir de chez le roi, il entra d'un air gai, prit un miroir, se mit à ajuster son turban en souriant, et puis il me dit : « Toutes les fois que je sors de devant le roi, je tâte si j'ai encore la tête sur les épaules, et j'y regarde même dans le miroir dès que je suis revenu au logis. » En effet quand le roi est en colère ou dans le vin, personne autour de lui n'est sûr de ses biens ni de sa vie. Il disgracie ministres et favoris d'un moment à l'autre. Il fait couper les mains et les pieds, le nez et les oreilles; il fait mourir tout cela au moindre caprice; et tel est la victime de sa fureur à la fin de sa débauche, qui, au commencement, en était le plus cher compagnon. Les Persans ont là-dessus un distique qui mérite d'être rapporté.

*Qu'un souris que vous fait le roi ne vous rende pas plus fier.
Ce n'est pas proprement un souris; c'est vous faire voir qu'il
[a les dents d'un lion.*